

LES RUINES DE MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR
M. LÉON BESSY.

(Suite.)

Cette injustice, gravée au fond de mon âme et restée sans réparation, augmenta mon penchant au silence ainsi que mon goût pour la solitude. Toute conversation me répugnait, et quand je pouvais le faire sans passer pour incivil, je ne répondais que par monosyllabes. Les jouissances matérielles de la vie m'étaient insupportables. Il me semblait impossible que l'homme eût été placé sur la terre uniquement pour vendre ou acheter, pour créer sans cesse des produits nouveaux qui ne font qu'allumer en lui de nouvelles convoitises, et pour transporter d'un lieu à l'autre les œuvres de la nature ou celles de ses propres mains. Quand, du sommet de quelque éminence, mes regards s'étendaient d'un côté sur la vaste étendue de la mer, de l'autre sur les collines, les bois, les plaines cultivées, les métairies, le bourg et ses jardins, je croyais embrasser dans un même tableau, d'une part la civilisation, de l'autre la nature sauvage dans toute sa magnificence et sa grandeur. J'interrogeais des yeux l'océan, comme si j'eusse cherché dans son immensité une retraite paisible et ignorée où je pusse couler mes jours. J'enviais aux poissons la faculté de sonder les abîmes, aux oiseaux celle de fendre les airs et de se choisir en tous lieux une patrie ; et alors, insensé que j'étais, j'en venais à regarder l'homme comme un être inférieur enchaîné sur un rocher. Puis je sentais s'agiter en moi des pensées vagues et terribles. Bien des fois je me suis demandé qui peut engendrer ces images fantastiques qui surgissent tout à coup dans notre âme, les unes fraîches et suaves comme l'arôme des fleurs printanières, les autres dévorantes et impétueuses comme le vent enflammé du désert ; et je me disais que celles qui me charmaient étaient les filles de mon intelligence et une même chose avec mon être, et que celles qui me tourmentaient avaient leur source hors de moi. Tout me portait à concentrer mon existence en moi-même. Néanmoins, quand les idées sombres cessaient de m'assiéger et que mon cœur s'ouvrait à des sentiments plus doux, je reconnaissais que j'avais besoin d'un autre être qui me surpassât ou en puissance ou en amour, d'un être sur le sein duquel je pusse reposer mon front brillant, et qui fût toujours prêt à le rafraîchir de la rosée de ses larmes.

Je revins peu à peu à mon genre de vie ordinaire, partageant, comme auparavant, les heures du jour entre mes études, mes promenades solitaires et mes fleurs. Je n'avais pas perdu l'habitude de saluer Adèle chaque matin, lui offrant tantôt un bouquet symbolique, tantôt une simple fleur qui formait à elle seule un emblème : elle me répondait pareillement, ou par une fleur ou par un bouquet. Cependant je remarquais en elle un changement qui me donnait parfois de l'inquiétude, et qui, en d'autres moments, me transportait d'admiration. Ce n'était plus cette Adèle enjouée, rieuse et ingénue des jours purs de mon enfance, cette compagne naïve qui, dès qu'elle m'apercevait dans le jardin, accourait en folâtrant, se suspendait à mon bras, me montrait une fleur fraîchement éclosée, m'entraînait avec elle à la poursuite des papillons, me tendait mille pièges innocents, me caressait ou me querellait ; maintenant elle était plus réservée, beaucoup plus tendre et incomparablement plus belle. Je la rencontrais comme à l'ordinaire, soignant et arrosant ses plantes ; mais elle ne venait plus à ma rencontre, elle m'attendait ; et si, dans mes emblèmes, je faisais allusion à sa beauté ou aux qualités de son âme, à l'instant même les roses de ses joues m'avertissaient de parler d'autre chose.

J'ai déjà dit que nous n'échangions presque jamais nos pensées de vive voix. Accoutumés à la langue muette dont nous avions emprunté le secours, on eût pu croire que nous ne savions pas ouvrir les lèvres. Tout ce que nous avions à nous dire, nous l'exprimions sans le moindre effort, au moyen de quelques fleurs ou de quelques feuilles, dont le sens variait selon que nous les présentions de telle ou telle manière. Cette tendre correspondance, aussi candide et aussi pure dans sa continuation qu'elle avait été innocente dans son principe, devait cependant me causer les plus amères douleurs.

Je sens trembler ma plume au moment de tracer cette peinture des premiers jours de ma jeunesse. Ai-je à craindre que de tels souvenirs n'altèrent un instant la sérénité de mon âme ? Me répugne-t-il de revenir sur mes anciens égarements, ou de faire revivre dans ma mémoire des chagrins évanouis ? Pour tous ces motifs peut-être, je voudrais passer sous silence cette partie de mon histoire, comme on craint de marcher sur des cendres encore chaudes. Mais, d'un autre côté, je me demande comment, ayant entrepris de décrire mon voyage sur la mer agitée de la vie, je puis me dispenser de signaler les écueils que j'y rencontrai, et de rappeler les tempêtes qui m'assaillirent et les tourbillons impétueux qui menacèrent de me submerger ? Il me faudrait donc, au risque d'éprouver quelque un des fibres les plus délicates du sentiment, porter une dernière fois ma main sur ces blessures qui ont si profondément déchiré mon cœur.

Un jour de très-bonne heure, Adèle, prévenant mon salut du matin, m'offrit une branche d'absinthe. Je crus d'abord que c'était un jeu ; mais, ayant interrogé ses traits, je ne pus m'empêcher de lui demander une explication. Ce fut le premier entretien vraiment digne de ce nom que nous eûmes ensemble.

—Tu sais, lui dis-je, que l'absinthe est le signe de l'absence. Vas-tu donc t'absenter ?

—Non pas moi, mais toi, répondit-elle. Hier, dans l'après-midi, pendant que tu étais à la promenade, mon oncle est venu et s'est longtemps entretenu avec mon

père à ton sujet. Fais comme si tu ne savais rien. Ils ont décidé de t'envoyer à l'Université pour te préparer une carrière, et je crois que tu partiras dans quelques jours.

A ces mots je devins tout pensif, et je me mis à effeuiller machinalement la branche d'absinthe.

—Tu t'affliges ? reprit Adèle ; je croyais, au contraire, te donner une bonne nouvelle. Ne m'as-tu pas dit souvent que tu serais bien aise de voir du pays et de courir le monde, et qu'au retour tu te déciderais pour une occupation fixe ?

—Je le sais, lui répondis-je après quelques instants, il est utile que je parte ; et pourtant je ne puis penser à cela sans m'attrister.

—Tu as tort, car tu feras de la peine à mon père.

—Dieu m'en préserve, Adèle ; je m'efforcerais certainement de témoigner de la joie : il ne sera pas dit que je réponde par l'ingratitude aux bienfaits que j'ai reçus. Mais je t'avoue entre nous que ce départ mesera pénible.

—Et pourquoi, Manuel ?

—Dis-moi toi-même pourquoi tu prends plaisir à cultiver ce jardin, à arroser les plantes, à contempler les fleurs, et à faire la guerre aux insectes qui pourraient leur nuire. Tu réponds que l'habitude te fait aimer ces occupations innocentes. Eh bien ! il en est de même pour moi. Est-ce ma faute si cette demeure me plaît, si mes promenades au bord de la mer me ravissent, si ce jardin me semble délicieux, et si ta présence au sein de la famille est pour moi une fête continuelle ? Crois-tu que l'on ait besoin de tant de choses pour être heureux ? A mon avis, se contenter de peu suffit.

—Et cependant, dit Adèle en baissant les yeux, tu n'es pas heureux.

—C'est sans doute, lui répondis-je, que le bonheur parfait n'existe pas sur la terre, ou qu'il fuit loin de celui qui le recherche avec trop d'ardeur, tandis qu'il est souvent le partage de ceux qui se flattent le moins de l'obtenir. Les désirs sont ce qui nous éloigne le plus de la félicité. Néanmoins je ne me juge pas malheureux pour cela. Toi-même, qui ne te plains pas de ton sort, te crois-tu parfaitement heureuse ?

Adèle resta un instant silencieuse et immobile ; puis, se baissant tout à coup, elle arracha au pied d'une plante quelques feuilles sèches, et me les présenta sans prononcer une parole.

—C'est la première fois, lui dis-je, que tu me montres si franche envers moi. Ces feuilles mortes sont l'emblème de la mélancolie et de la tristesse. Comment veux-tu que je m'estime heureux, quand toi qui parais si bien faite pour le bonheur, tu es cependant si loin de le posséder ? Voir, aujourd'hui même je dessinai pour toi un bouquet avec tes attributs : l'acacia rose, la sauge des bois, la violette et la rose blanche, pour te dire que, bonne et gracieuse, tu es en même temps modeste et discrète ; pouvais-je penser que le saule te convint également ?

—Hier encore, Manuel, il ne m'eût pas convenu, et j'étais si contente de mon sort que j'aurais pris volontiers pour emblème la centauree. Mais il n'en est pas de même aujourd'hui. Tu te plains de ta destinée, et je crois que c'est à tort. Pour moi, je n'ai plus d'autre symbole qu'une plante à laquelle nous n'avions pas pensé jusqu'ici.

J'attendais qu'elle prononçât le nom de cette plante ; mais elle garda de nouveau le silence pendant assez longtemps.

—Quelle est-elle donc ? lui demandai-je enfin.

—Elle est très commune, répondit-elle, et cependant nous n'avons pas songé à nous la procurer. Son nom vulgaire est différent de celui que tu lui donnes ; tu l'appelles colchique d'automne.

—Tes paroles m'effraient, Adèle. Crois-tu que ton bonheur touche à son terme, quand il est à peine à son aurore ? Sais-tu que les fleurs du colchique, au lieu d'inspirer la joie et l'espérance, annoncent au contraire la perte irréparable des beaux jours ? Comment peux-tu avoir l'idée d'une plante qui renverse l'ordre des saisons, et dont la vue suffit pour causer de la tristesse ?

—Quand je serai seule, répondit Adèle avec une tendresse qui m'émut extrêmement, quand je serai seule ou en présence de Dieu, je pourrai adopter un autre emblème : c'est une plante que nous n'avons pas non plus, bien quelle soit aussi très commune.

—Un emblème quand tu seras seule et en présence de Dieu ? lui dis-je ; je ne comprends pas.

—Ses fleurs, reprit Adèle, forment une multitude de petits soleils d'un jaune foncé ; tu l'appelles l'héliénie d'automne.

Ces paroles prononcées avec tristesse me remplirent d'étonnement, et je commençai à croire qu'Adèle, qui était la candeur et l'innocence même devait avoir de graves motifs pour parler ainsi.

—Permetts-moi de supposer, lui dis-je, que tes paroles se rapportent moins à la réalité qu'à un songe pénible. A l'âge où tu es, l'hyacinthe, fleur des jeux, et l'alléluia, symbole de la joie, te conviennent mieux que l'héliénie, qui est la plante des larmes. Mais ne t'es-tu pas trompée de nom ?

—Ecoute, Manuel, et tu verras si j'ai raison de m'affliger. Tu sais que mes désirs sont bornés, et que toutes mes joies se concentrent dans ce jardin et dans nos promenades à la vigne et aux ermitages. Jamais je n'ai souhaité ni demandé à Dieu autre chose que de pouvoir prolonger ces joies, et d'avoir la liberté de dessiner des fleurs ou d'en faire d'artificielles. Avec cela je me trouvais plus heureuse qu'aucune autre jeune fille que je connaissais. Je cultivais mes plantes ; je les arrosais et les protégeais contre le soleil et le vent, quand je le croyais nécessaire. Je regardais comme un bonheur de pouvoir les contempler, et de leur dire que c'était à moi qu'elles devaient leur existence et leur beauté. Quand elles se couvraient de fleurs, il me semblait que c'était un présent qu'elles me faisaient pour les soins que j'avais pris de leur conservation. J'aurais passé ma vie de la sorte sans être à charge à personne, sans former aucun autre désir, et sans penser à prendre pour emblèmes les fleurs que je t'ai

nommées ; mais maintenant ma destinée sera tout autre. Sache-le donc enfin : dans la conversation d'hier, après avoir prononcé sur ton sort, mon père et mon oncle ont aussi arrêté le mien et ont résolu de me marier.

—Te marier ?

—Oui, avec le pilote qui t'a sauvé la vie.

—Oh ! mais c'est un homme riche, très-riche, honorable et plein de cœur. Mes oncles ne veulent que ton bien, Adèle. Avec un pareil époux ton emblème ne peut être l'héliénie.

—Mais si je préfère ne pas me marier ? Pourquoi obliges-tu une jeune fille à prendre un mari ?

—Est-ce qu'on t'oblige, Adèle ?

—C'est la même chose, car dès lors que je connais la volonté de mes parents, je ne puis pour rien au monde refuser de me soumettre.

Et elle fondit en larmes. J'étais vivement ému. J'aurais voulu presser contre mon cœur cette sensible et gracieuse créature. Elle m'apparaissait comme l'être que j'avais invoqué dans mes songes pour qu'il vint embellir mon existence terrestre. Oui, me dis-je à moi-même, j'ai besoin de quelqu'un qui partage avec moi ses tristesses et ses joies, qui s'enthousiasme quand je m'enthousiasme et qui pleure quand je pleure. Pauvre Adèle, hier encore si heureuse et aujourd'hui si infortunée ! Je la regardais avec enchantement, et il me semblait qu'elle avait été placée dans le monde tout exprès pour me comprendre, pour s'entretenir doucement avec moi et me consoler. Et ils veulent me la ravir au moment même où je reconnais qu'elle seule peut assurer mon bonheur ! Exalté et comme égaré par le transport de la fièvre, j'allais me jeter à ses pieds, ou peut-être profaner par le contact de mes larmes brûlantes ses larmes si pures. Mais tout à coup je crus voir passer devant mes yeux un nuage sombre et menaçant ; je poussai un cri et m'enfuis à la hâte, épouvanté de mon audace.

Je courus vers la mer et je m'assis sur un rocher. J'étais tout tremblant comme si j'eusse commis un crime, bien que le coupage n'eût pas failli dans mon cœur. Je craignais qu'elle n'eût surpris sur mes traits mon délire passager, et je regardais autour de moi, comme si j'eusse redouté de voir apparaître un juge prêt à la venger de mes pensées.

Le murmure des vagues a toujours calmé l'agitation de mon âme. Le vent soufflait avec violence. J'aperçus au loin une petite voile qui cinglait légèrement vers le rivage, et je la suivis du regard. La barque vint toucher terre presque à mes pieds, et il en sortit un pauvre pêcheur avec sa femme et trois enfants en bas âge. Le pêcheur avait l'air triste ; il n'avait pas été heureux ce jour-là, et pourtant il devait sustenter ces quatre créatures, dont trois lui demandaient en pleurant un morceau de pain. Est-ce là, me demandai-je, ce qu'on appelle le bonheur ?

Alors se présentèrent à ma mémoire les jours de mon enfance, les tendres embrassements de mon père, et les paroles si tristes qu'il m'adressait souvent et qui de ses lèvres arrivaient directement à mon cœur. Les indignes, m'écriai-je en me frappant le front, ont-ils le droit d'avoir une famille ?

Je revins plein de confusion à la demeure de mon bienfaiteur, que je regardais comme souillée de mon souffle. La première chose que je remarquai sur ma table fut un papier sur lequel était dessiné un cactus serpent in hérisse d'épines. Ainsi, me dis-je, je ne lui inspire plus que de l'horreur ; elle aura lu dans mes regards la perfidie du serpent, et elle m'exprime sans déguisement ce qu'elle éprouve. Malheur à moi ! il faut que je sois né sous un astre funeste pour contrister à ce point ceux qui m'aiment le plus. Ange d'innocence, ah ! tu fais bien de me regarder avec effroi. Alors je pensai que mon départ, dont la nouvelle m'avait été peu auparavant si pénible, était maintenant mon unique espérance, puisque tout était changé à mes yeux, ma chambre et le jardin, la lumière et jusqu'à l'air que je respirais.

Immobile et comme frappé de stupeur, je m'appuyai contre la table, et, pliant machinalement le papier, j'allais le froisser entre mes doigts, quand je vis sur le revers un autre dessin. Il représentait la pire des plantes, celle dont la culture accroît encore les propriétés malfaisantes : la renoncule des prés. Cette fois le coup pénétra très-avant dans mon cœur, car l'ingratitude, dont j'étais accusé, n'était pas mon défaut dominant. Je crus donc que le reproche allait plus loin que l'offense, et je pensai que je devais me justifier. Au-dessous du cactus je dessinai une branche de châtaignier avec son fruit qui, bien qu'il soit entouré d'une coque hérissée de pointes, n'en est pas moins bon en lui-même. Je demandais par là que l'on me rendit justice en me jugeant, non sur les apparences, mais par le fond. Au pied de la renoncule je dessinai simplement une pâquerette et quelques tiges de lin, pour dire que j'étais innocent de ce dont on m'accusait, et que je savais reconnaître et apprécier les bienfaits.

J'allai ensuite au jardin pour y chercher Adèle, mais je ne la trouvai pas ; je l'appelai dans toute la maison et elle n'y était point.

VII.

Sans doute, me dis-je, elle me fuit avec horreur. Ainsi, le seul bien qui me paraissait désirable sur la terre, s'évanouit pour moi. L'innocente amitié d'une sœur, cette affection candide et désintéressée qui était pour mon âme une source de vie, je ne la rencontrerai plus nulle part. Je possédais dans ses consolations et sa tendresse un trésor inestimable que j'ai perdu sans retour. Je m'arrêtai dans le jardin à l'endroit même où peu auparavant je m'étais entretenu avec Adèle ; c'était là qu'elle m'avait donné la branche d'absinthe et m'avait confié les chagrins de son cœur ; c'était au pied de ce camélia qu'elle avait cueilli quelques feuilles desséchées ; c'était là qu'avec une émotion pleine de mélancolie, elle m'avait révélé les tristes emblèmes qu'elle voulait désormais adopter.

Je repassais dans mon esprit ces douloureux souvenirs, quand mon attention fut attirée par un rosier blanc que